

Marie FREMIN

coordination

Césaire
en toutes lettres

4 Contributions de C. Chaulet Achour

B

B comme BIOGRAPHIE

« Évidemment une vie d'homme ce n'est pas ombre et lumière. C'est le combat de l'ombre et de la lumière [...], c'est une lutte entre l'espoir et le désespoir, entre la lucidité et la ferveur. »
Aimé Césaire, « La Poésie, parole essentielle », 1983

Le genre biographique attire beaucoup de lecteurs et devient nourriture de nombreux critiques. Et plus la stature de l'homme concerné est grande, plus nombreuses sont les biographies. Difficile en effet de ne pas comprendre la fascination que l'on peut éprouver pour la trajectoire de ce poète, ce militant, ce « négociateur » entre la France et la Martinique. Des biographies au sens générique du terme, il y en a donc beaucoup. Mais avant d'en évoquer quelques-unes, il faut dire deux mots des « chronologies » ou des mini-biographies dont on ne peut faire le recensement exhaustif.

Dès la publication de sa thèse qui fit événement dans le domaine, *Les écrivains noirs de langue française : naissance d'une littérature*, en 1963, Lylian Kesteloot donnait toute sa place à Césaire et avançait, dans les échanges intellectuels sur le sujet, plus d'une information où les chercheurs ont puisé depuis. Parallèlement, d'elle aussi, sortait chez Seghers, *Aimé Césaire, poète d'aujourd'hui* ; puis, en 1973, à Présence Africaine en collaboration avec Barthélémy Kotchy, *Aimé Césaire, l'homme et l'œuvre précédé d'un texte de Michel Leiris*. Le texte de Leiris était aussi un « portrait » de Césaire. À la fin de l'ouvrage, le lecteur trouvait une « chronologie », inspirée, en partie, par la thèse de Georges Ngal. La chronologie peut sembler plus « objective » car très factuelle ; elle est néanmoins interprétative en certains points. Ainsi à l'année 1946, elle n'ouvre pas de débat sur l'adoption de la loi du 19 mars sur la départementalisation mais une fois le fait noté, sont citées deux « réserves » comme pour atténuer le « paradoxe » (Ngal) que l'auteur du *Discours sur le colonialisme* soit rapporteur de cette loi. Des erreurs peuvent se glisser aussi (comme celle qui fait de Fanon, l'élève de Césaire, erreur qui revient encore dans nombre de chronologies ou de biographies malgré les

informations de l'ouvrage de Joby Fanon). On retrouve le même choix d'une chronologie dans un ouvrage récent, celui qui contient des extraits du *Discours sur le colonialisme* dits par Antoine Vitez et le commentaire de Daniel Delas, en 2009 : la chronologie sert de socle, en quelque sorte à de futures biographies.

Il y a aussi les mini-biographies – comme celle que nous donnons dans notre *Césaire en toutes lettres*, d'Huguette Bellemare –, que proposent des livres grand public. Elles ont l'avantage d'être des récits, plus séduisants que la simple chronologie. C'est le cas de deux ouvrages publiés en 2009. Le premier de Benoît Hopquin, *Ces Noirs qui ont fait la France-Du chevalier de Saint-George à Aimé Césaire*, a choisi en couverture une photo, « Aimé Césaire, député-maire de Martinique, à son arrivée à Paris ». Sur treize chapitres, Césaire occupe, avec son ami Senghor, le douzième, le récit étant centré sur la négritude. Le second, beaucoup plus médiatisé, celui de Lilian Thuram, *Mes étoiles noires - De Lucy à Barack Obama*, où sur quarante-cinq portraits, Césaire occupe la trente-deuxième place. Le portrait se conclut ainsi : « Lors de son enterrement en avril 2008, je me suis approché de son cercueil et je lui ai dit : "Vous pouvez partir en paix car vous avez éduqué toute une population. Nous sommes vos fils et vos filles, nous continuerons à parler, à écrire, pour dénoncer les injustices." »

Évidemment, écrire une biographie est une entreprise de plus longue haleine. Il n'y a pas de « mauvaise » biographie sur Césaire, me semble-t-il, puisque chacune poursuit un objectif qui éclaire ses sélections et ses partis-pris. Une fois que l'on a saisi ce qui anime le biographe par rapport à son sujet, il est possible, bien entendu, de relever des erreurs factuelles ça et là, mais il est difficile de contester l'interprétation ; la discuter, oui, mais jeter l'anathème comme c'est si souvent le cas, non.

Je signalais précédemment le travail de Lilyan Kesteloot : la première biographie s'écrit dans ce sillage. C'est celle de M. a M. Ngal (Georges Ngal), en 1975 : *Aimé Césaire, un homme à la recherche d'une patrie*. Il est aisé de constater que le titre choisi par le biographe donne souvent la ligne de fond qu'il a suivie. Celle de l'universitaire zaïrois est celle du manque, de la perte, de l'impossible patrie pour un descendant d'esclaves ; et de montrer la négritude comme réponse. Il est d'ailleurs intéressant de voir la distance entre le titre qui met clairement en scène Césaire et la première phrase : « Écrire aujourd'hui sur la négritude ne tient-il pas de la gageure ? » Si le titre est indicatif, on remarque aussi que, dès son introduction, le biographe – ce sera le cas aussi de ceux que nous citerons ensuite –, donne ses « garants » : Césaire lui-même, ses proches, ses amis, tous ceux qui ont pu livrer une information directe. C'est aussi, dans ce cas-ci, l'œuvre du poète (qui n'est pas encore achevée alors). En 1994, Présence Africaine a réédité cet ouvrage en une édition revue et corrigée. La 4^{ème} de couverture montre la notoriété acquise par Césaire en vingt ans :

« Voici enfin réédité le grand classique des études césairiennes. Plus que jamais la parole poétique d'Aimé Césaire est de grande actualité, à l'heure où le Tiers-Monde, notamment l'Afrique, se cherche des certitudes. Le Poète martiniquais apporte au milieu du désarroi des peuples africains des raisons profondes de continuer la lutte de libération et d'espérer en leur avenir. *Aimé Césaire, un homme à la recherche d'une patrie*, une grande biographie littéraire d'un des plus grands poètes et penseurs politiques du XX^e siècle. »

Ce n'était pas l'avis, en mai 1977, de Daniel Boukman, dans *Afrique-Asie*, qui n'était pas tendre avec le biographe universitaire, lui conseillant de s'intéresser un peu plus à l'Histoire des Antilles, avec ses antagonismes de groupes et de classes, plutôt que d'y voir une assimilation lisse. Il reprochait à Ngal de ne pas connaître la culture du pays de Césaire, raison pour laquelle il en restait à des analyses peu satisfaisantes.

Une année avant cette réédition, deux universitaires martiniquais publiaient une nouvelle biographie de Césaire, *Aimé Césaire le Nègre inconsolé*, en 1993, chez Syros, puis une nouvelle édition revue et augmentée en 2002 à Vents d'ailleurs. Les auteurs, Roger Toumson, universitaire, essayiste et poète et Simonne Henry-Valmore, ethno-analyste, postulent l'unité voire l'exemplarité de l'engagement politique et littéraire de Césaire. Aussi ont-ils voulu leur biographie « humaine, intellectuelle, littéraire et politique » avec, disent-ils « à l'arrière-plan, un tableau des réalités du monde noir des lendemains de la Première Guerre mondiale à l'ère des indépendances », mais aussi, ajoutons-nous, de la vie intellectuelle et politique en France au XX^e siècle. Césaire étant vivant en 1993, les auteurs n'entendent ni procéder à un bilan définitif, ni révéler aucun secret intime. Mais ils livrent un travail très fouillé et très fourni pour lequel ils ont pu bénéficier de renseignements de première main auprès de Césaire lui-même, de ses parents et de ses amis politiques. Cependant, on peut regretter qu'ils n'aient pas confronté les souvenirs de ces proches avec ceux d'autres témoins encore vivants. Ils choisissent comme incipit – dont on connaît l'importance dans la « capture » du lecteur –, le moment où Césaire a renoncé à se présenter une nouvelle fois à la députation en février 1993, en parlant de ses 80 ans proches... parole de Césaire : « Il faut combattre toutes les aristocraties, y compris celle de l'âge, quand elle a pour nom gérontocratie »... Leur objectif fondamental en écrivant cette œuvre : « un antidote à l'amnésie, une tentative de conjurer les défaillances de la mémoire, d'exorciser les injures du temps. »

Le temps était venu d'une biographie iconoclaste : ce fut celle de Raphaël Confiant en 2006 avec *Aimé Césaire, une traversée paradoxale du siècle* : la 4^{ème} de couverture met en avant « le sacrilège » : « "Fils de Césaire" à jamais, Raphaël Confiant reste le premier à avoir commis le meurtre symbolique de "Papa Césaire", tout en lui rendant l'hommage d'un essai magistral. » L'essai fourmille d'informations visitées autrement et d'un point de vue original et paradoxal, lui aussi, d'un des rédacteurs d'*Éloge de la créolité*. Quel meilleur surplomb et piédestal que de se hisser sur les épaules de l'initiateur ?

Entre Antillais et Africains, se glisse, en 2008, un biographe français, David Alliot, spécialiste de Céline. Il publie, dès mai 2008, après la mort de Césaire : *Aimé Césaire, le nègre universel*. Les premières lignes de l'introduction mesurent la difficulté :

« S'attaquer à la vie d'Aimé Césaire n'est pas chose aisée. L'homme est complexe, et son œuvre, riche et polymorphe, l'est tout autant... Difficile également de séparer le Césaire poète du Césaire politique tant les combats sont similaires. Seule diffère l'expression. Il n'est pas facile non plus de différencier la vie privée du poète de la vie publique du tribun quand on est la personnification même de la Martinique pendant plus d'un demi-siècle... »

L'ordre suivi est, comme dans de nombreuses biographies, chronologique en tentant d'équilibrer les époques, de la naissance à la mort ; une chronologie, une bibliographie conséquente et des annexes achèvent l'ouvrage (dont un entretien inédit, presque une règle de donner un inédit dans une biographie).

L'année 2010 voit la publication de deux nouvelles biographies. La première de Pierre Bouvier est double, *Aimé Césaire – Frantz Fanon – Portraits de décolonisés* ; elle casse l'idée trop répandue d'une opposition entre les deux Martiniquais par une mise en contexte très intéressante : « Figures majeures de la vie intellectuelle française du XX^e siècle, Césaire et Fanon ont atteint une dimension universelle qui, aujourd'hui particulièrement, nous donne la mesure et l'intelligence des attentes et des enjeux de l'ère post-coloniale. » La seconde est celle de Romuald Fonkoua intitulée tout simplement *Aimé Césaire*, aux éditions Perrin à Paris, première maison d'édition centrale pour une biographie de Césaire, toutes les autres ayant été éditées dans des maisons d'éditions plus périphériques. Cet ouvrage a obtenu le Prix

du Sénat. La présentation éditoriale est la suivante : « Immense poète et homme politique français, Aimé Césaire fut à la fin de sa vie adulé et reconnu. Pourtant ce destin extraordinaire, celui d'un homme révolté contre le sort fait aux siens, fut un chemin difficile et semé d'embûches. Voici son histoire contée dans cette première biographie. » Si le qualificatif de « première biographie » est étonnant, les lignes-force de cette nouvelle biographie sont clairement repérables : celle de l'évolution politique de Césaire du Parti communiste au Parti populaire martiniquais qu'il créa d'une part ; ainsi, les années privilégiées et fouillées sont celles des années 1945 aux années 1960 ; d'autre part, celle de la création théâtrale « où le poète donne la pleine mesure de ses mots et de son art pour dénoncer les impostures politiques et les injustices dans le monde. Jusqu'au bout, Césaire exercera sa critique vigilante et généreuse. » Fonkoua ose aussi, avec doigté, évoquer le départ de Suzanne en avançant des explications qui ne sont pas bien reçues par les critiques. Oruno D. Lara, du Cercam, (Centre de Recherches Caraïbes-Amériques), le 24 septembre 2010, est particulièrement sévère, contestant au fond à un non-Antillais la possibilité d'écrire, de façon vraiment juste, sur Césaire.

Faudrait-il choisir entre ces biographies ? La réponse est absolument négative : bien entendu, de l'une à l'autre, on retrouve des faits biographiques désormais attestés (et heureusement !). Mais dans la mesure où chacune choisit son regard particulier et une mise en scène spécifique de la vie et de l'œuvre d'Aimé Césaire, elles sont toutes à lire. Il faudrait aussi comparer, outre les titres que j'ai déjà soulignés, les photos ou motifs choisis en couverture qui vont du jeune Césaire, qu'il soit « à la recherche d'une patrie » ou « inconsolé », à la statuette africaine de la « traversée paradoxale », à ce demi-visage, Fanon prenant l'essentiel de la couverture des « portraits des décolonisés », à un tiers de visage du « nègre universel », à la photo en contre-plongée, enfin de la dernière biographie, de Césaire âgé avec ce sourire et son regard malicieux, que ceux qui l'ont rencontré ont souvent évoqués.

Christiane CHAULET ACHOUR

H comme HEARN (Lafcadio)

Patricio Lafcadio Tessima Carlos Hearn, dit Lafcadio Hearn, était de mère grecque et de père irlandais. Né en juin 1850 sur l'île grecque de Leucade, appelée aussi Lefcadia, d'où son prénom, il est élevé par sa mère à Dublin puis en Angleterre. À 12 ans, en 1862, il passa d'une école jésuite du Yorkshire à l'institution ecclésiastique d'Yvetot, près de Rouen, pris en charge par sa grand-tante, Mme Brenane, ses parents se séparant et se remariant chacun de leur côté. En 1869, c'est elle qui lui permit d'aller aux États-Unis : après un séjour difficile à New-York, il s'installe pendant six années à Cincinnati, de 1871 à 1877, exerçant des petits métiers. Il put enfin se lancer dans le journalisme qui lui permit d'exercer ses talents littéraires et d'assouvir sa curiosité. Chroniqueur au *Cincinnati Enquirer*, il fut remercié quand son mariage avec une mûlatresse fut découvert. Il partit pour La Nouvelle-Orléans comme correspondant du journal *Le Commercial*. Il y resta dix ans, écrivant aussi dans différents journaux, publiant ses traductions de nouvelles des écrivains français du siècle et couvrant d'autres événements de l'actualité.

Sa première œuvre littéraire proprement-dite est un roman, *Chita : A memory of Last Island* dans *Harper's Monthly* en 1888, récit qui se passe en Louisiane et évoque l'ouragan de 1856. Le *Harper's Magazine* l'envoya en Martinique. Il y séjourna d'abord en 1887 et y revint de 1889 à 1890, fasciné par cette île et tout particulièrement par la ville de Saint-Pierre. En 1892, il publie *Two Years in the French West Indies – Deux ans aux Antilles françaises*. Il n'a fait paraître que plus tard les contes créoles recueillis lors de son séjour (la traduction française paraît en 1932) et son roman, *Youma, roman martiniquais*, (1890), traduit en français par Marc Logé en 1937 au Mercure de France.

C'est pour le même magazine qu'il partit en 1890 au Japon et qu'il s'y installe par choix : il épouse une Japonaise dont il aura trois fils et une fille, prend la nationalité japonaise sous le nom de famille de sa femme, Koizumi, et le prénom, Yakumo. Il vécut dans différentes villes pour finir par s'installer à Tokyo où il fut professeur d'anglais à l'université de 1896 à 1903. Il écrivit et publia de nombreux livres sur le Japon. Il meurt le 23 septembre 1904. Avec son épouse et ses enfants japonais, Hearn avait inventé une langue familiale, le « Hearn san no Kotoba », « the Hearnian dialect ». Son petit-fils, Toki Koizumi, rappelle des souvenirs de son propre père, fils aîné de Hearn, Kazuo Koizumi :

« Lorsqu'il était de bonne humeur, il fredonnait souvent une chanson populaire du folklore martiniquais : *Bom ! ti cannot !... alé châché, ... méné vini ! Bom ! ti cannot !* Chanson gaie qu'il a rapportée dans son roman martiniquais *Youma*. Mon père nous raconta également que d'autres chansons martiniquaises pleines de joies s'échappaient de son bureau et mettaient toute la famille de bonne humeur. [...] Les deux fils de l'écrivain ont gardé un bon souvenir de cet air léger et rythmé de calypso et l'ont chanté et donc transmis à leurs familles. »

Patrick Repusseau dans sa présentation de *Chita*, (Gallimard, L'Etrangère), précise que son attirance pour la langue créole et la musique noire a précédé son séjour martiniquais. Mais Hearn s'intéressait à une multitude de choses et le critique écrit : « Il avait l'esprit, non pas ouvert, mais écarquillé. »

En 1900, Charles Garnier avait voulu le voir lors d'un voyage au Japon, souhaitant obtenir de lui un conte japonais pour ses jeunes lecteurs. Hearn alors lui propose « un tout petit cahier » qui contient ses contes créoles. Confié à Serge Denis, ils furent traduits en français avec en regard le texte original en créole, sous le titre, *Trois fois Bel Conte...* (au Mercure de France, en 1932). C'est bien à la Martinique que Hearn a confirmé sa vocation de folkloriste.

Les voyageurs curieux et érudits ne sont pas rares. Ce qui l'est plus, c'est que leur « butin » soit reconnu, utilisé, célébré par les natifs du pays. Or, c'est bien le cas de Lafcadio Hearn : il suffit de lire les romans de Daniel Maximin, en 1981, *L'Isolé Soleil* et *L'Île et une nuit* en 1995 ou encore la très belle préface que Raphaël Confiant consacra à la réédition de *Aux vents caraïbes, deux ans dans les Antilles françaises* (Hoëbeke, « Étonnants voyageurs », 2003).

Mais c'est à la famille Césaire – la mère, le père, la fille –, que l'on doit attribuer la palme de la reconnaissance de ce « questionneur étrange » comme le nomme Aimé dans son poème.

Le premier membre de la famille à avoir voulu se mettre dans les pas écrits de Hearn fut Suzanne Césaire. *Youma, aurore de la liberté* est une pièce de théâtre jouée avec de jeunes lycéens dont le manuscrit de Suzanne Césaire – adaptation du roman de Lafcadio Hearn, *Youma, roman martiniquais* en 1890, *Youma, The Story of a west-indian slave* –, a été perdu : « Ma mère, enseignante appréciée, bien que longtemps surnommée "la panthère noire", par certains de ses élèves » écrit Ina dans le texte qu'elle lui dédie en janvier 2009. Elle était professeur de français au collège technique de Bellevue (Fort-de-France). On se prend à rêver des raisons de cette adaptation et de la manière dont Suzanne Césaire a sollicité ce roman. Dans *Tropiques*, en avril 1942, dans son article – « Malaise de la civilisation » –, elle écrivait : « Interrogeons la vie de cette île qui est la nôtre »... L'adaptation du roman fait-elle partie de ce programme ? Elle exhortait les écrivains martiniquais à abandonner l'exotisme, « la poésie martiniquaise sera cannibale ou ne sera pas » (*Tropiques*, Janvier 1942). Son adaptation fut-elle « cannibale » ou non ? On peut rappeler succinctement l'histoire de Youma et poursuivre notre rêverie sur ce texte perdu....

Le récit s'ouvre sur un hommage appuyé à la « da » martiniquaise, la nourrice qui élève les enfants des Békés, au détriment des siens propres, et qui semble acquérir ainsi une position sociale privilégiée. Et cet éloge appuyé est illustré par une histoire, recueillie à Saint-Pierre, d'une jeune « da », Youma, tellement « dévouée corps et âme » à Mayotte, la petite fille dont elle a la charge, qu'elle lui sacrifie son amour et sa liberté, refusant de fuir avec le commandeur de l'habitation vers la Dominique et refusant d'être sauvée, lors de la révolte des esclaves avant l'abolition, parce que les révoltés refusent qu'elle sauve aussi Mayotte. Ce « conte » de Youma est accompagné de remarques sur la vie de l'époque et les événements historiques dont l'abolition de l'esclavage qui forment le tiers du récit.

En 1960 dans son recueil, *Ferrements*, Aimé Césaire rend hommage à Lafcadio Hearn dans son poème intitulé, « Statue de Lafcadio Hearn » où l'on peut lire :

« Ô questionneur étrange
je te tends ma cruche comparse
le noir verbe mémorant
Moi moi moi
car de toi je connus que ta patience fut faite
de la cabine de commandement d'un corsaire démâté
par l'orage et léché d'orchidées »

Ce poème renvoie explicitement aux contes antillais de Lafcadio Hearn par la nomination de héros comme Yé ou Nanie-Rosette, avec l'obsession de la faim qui donne du courage pour se débrouiller mais détourne de la vraie révolte. La vue « tarière » du poète perce l'écran de la naïveté du conte populaire et en livre la signification profonde : des petits, écrasés, qui osent braver leur condition. Ainsi, se tournant vers le folkloriste étranger qui a recueilli l'esprit du folklore antillais, le poète accueille le don pour dépasser l'inertie, la paralysie et faire de la patience le ferment de la lutte contre l'asservissement. Le poète s'empare du trésor commun non pour le raconter – cela a été fait et est fait dans les veillées, dans le recueil de Lafcadio

Hearn –, mais pour le faire signifier. Ce poème est immédiatement suivi de « Beau sang giclé » en complète articulation avec lui :

« tête trophée membres lacérés
dard assassin beau sang giclé
ramages perdus rivages ravis
enfances enfances conte trop remué
l'aube sur sa chaîne mord féroce à nâître
ô assassin attardé
l'oiseau aux plumes jadis plus belles que le passé
exige le compte de ses plumes dispersées. »

Yé est à nouveau convoqué, formant lien avec le poème précédent et il est associé à Colibri. Ces deux protagonistes deviennent les symboles d'un peuple martyrisé, mutilé, privé de tout par la traite et l'esclavage. Mais en « exigeant », il récupère sa pleine humanité et menace le maître. On sait par ailleurs que Césaire, maire de Fort-de-France, a donné le nom de Lafcadio Hearn au parking de la mairie et qu'il y reçut le petit-fils de Hearn, récit que l'on trouve dans différents ouvrages et, en particulier le suivant.

Ina Césaire, dont on connaît l'écoute attentive et le travail érudit sur les contes des Antilles, édite un très beau livre en 2009, *Moi, Cyrilia, gouvernante de Lafcadio Hearn* (Bordeaux, Elytis) : cet album est un véritable hommage à la ville de Saint-Pierre et à sa région, avant son anéantissement en 1902, par le détour de Hearn : cartes postales, portraits, contes intégrés (en français alors que chez Hearn ils étaient toujours en créole et en français), recettes de cuisine, jalonnent le récit qui s'appuie entièrement sur le reportage de Lafcadio Hearn et, en particulier sur la partie intitulée, « Ma bonne », (pp. 354 à 385). Elle associe à ce récit le poème de son père et un récit, par Dominique Rolland, de la visite du petit-fils de Lafcadio Hearn, Yakumo Koizumi. Le récit choisit un renversement de point de vue très intéressant, en donnant la parole et l'initiative à une Martiniquaise et gomme alors le paternalisme de certaines analyses sociologiques de Hearn en les éclairant autrement par la voix d'une femme qui fut à son service pendant son long séjour : ce n'est plus une suite d'observations, nées de la curiosité et de l'empathie de Hearn qui ne le dispense pas de préjugés de son époque, mais un récit où l'initiative revient à Cyrilia, étonnée d'abord de l'intérêt qu'un étranger manifeste pour sa culture mais jouant de plus en plus le jeu avec fierté. On constate, dans le récit d'Ina Césaire, que Cyrilia a bien compris le message que Hearn inscrit à la fin de ces pages qui lui sont consacrées :

« Chaque cœur, chaque cerveau dans les millions d'êtres humains [...] sent et pense d'une façon spéciale, différente de tout autre : et la bonté de chacun ne ressemble à aucune autre bonté, et possède aussi son caractère infiniment précieux. [...] Les larmes heureuses de Cyrilia feraient peut-être sourire certains, mais ce sourire me paraîtrait un péché impardonnable contre Celui qui donne la Vie. »

Si Lafcadio Hearn ne fut pas un pourfendeur de l'ordre socio-économique installé aux Antilles et qui perdurait après l'Abolition, il fut une voix et un regard en contrepoint, que des Martiniquais, dont les Césaire, surent faire fructifier.

Christiane CHAULET ACHOUR

O

O comme ORPHEE

En juillet 1962, Daniel Boukman, jeune Martiniquais insoumis de la guerre d'Algérie, écrit, en hommage à Frantz Fanon, un poème dramatique, qui ne sera publié qu'en 1967, intitulé *Chants pour hâter la mort du temps des Orphées* ; poème dramatique qui poursuit un double objectif : la dénonciation des « Orphées », surtout Césaire (en filigrane Sartre et Senghor), et l'incitation à une autre manière de chanter le monde et de lutter pour une libération. Très dur, dans ses articles d'*Afrique-Asie* sur la loi de départementalisation de 1946, Daniel Boukman rappelle que « les problèmes de l'Afrique se posent de moins en moins en termes de race, de plus en plus en termes de classe. »

Ce poème dramatique et parodique (bien joué, il ne manque pas de panache et de force) a pour cadre la Martinique et trace la voie de Césaire à Fanon. Ainsi, paraphrasant les deux, le poème note : « Ma négritude/ n'est pas la pierre agressive/ qui frappe et meurt./ Ma négritude/ fauve incendie salutaire de brousse.../ Orphée/ Orphée/ ancestrale mélopée/ gri-gri salvateur/ ibis sacré » ; et plus loin : « Ma négritude/ c'est aussi l'arracheur/ des masques blancs/ sur les peaux noires. » Daniel Boukman reprend aussi le notion de « lactification » de Frantz Fanon dans la chanson de la petite fille à sa poupée : « Une négresse qui buvait du lait/ ah ! se dit-elle si je le pouvais tremper/ ma figure dans ce pot de lait/ je serais plus blanche que tous les Français. » Quant à Césaire, il est appelé « Papa Orphée » aux mains d'intellectuel et conjoint fonctions poétique et politique : « Orgueil/ naïveté/ trahison ? » Boukman se lance dans une parodie du style du *Cahier* pour dénoncer un humanisme universaliste qui laisse en rade les peuples dominés. La scène entre le militant et les personnages représentatifs du peuple est construite comme procès de la Négritude avec réquisitoire (chants abstraits d'Orphée : « il a toujours chanté l'Homme nègre, la Splendeur nègre, la Beauté nègre, l'Agilité nègre... tellement chanté, tellement chanté qu'il a bondi vers les étoiles, et de là-haut, camarades, pas moyen de voir le nègre des Antilles ») ; défense assurée par le peuple que le militant veut conscientiser mais qui continue à exprimer toute son admiration pour Orphée ; condamnation : le militant l'a emporté auprès des coupeurs de cannes, des dockers, des femmes de ménage.

La pièce ne manque ni de mordant ni d'arguments et est fortement marquée par le contexte de l'époque qu'il n'est pas inutile de (se) rappeler : celui de la post-négritude dont Boukman est une des voix, celui de l'indépendance de l'Algérie qui, après celle du Vietnam, donne espoir aux peuples encore dominés, celui du règne dictatorial de Duvalier en Haïti et son « négritisme ».

Christiane CHAULET ACHOUR

Z

Z comme ZONZON

Quel est ce « Zonzon » auquel nous attachons la dernière lettre de notre voyage en « Césairie » ? Tout simplement celui du protagoniste du roman-conte d'Ina Césaire, sa fille : *Zonzon Tête carrée*, titre et nom du chauffeur de « l'autobus-pays » qui sillonne l'île, nous en révélant de nombreux secrets.

Dans l'entretien accordé à Suzanne Houyoux, dans *Elles écrivent des Antilles*, Ina Césaire déclare :

« C'est le pays, ce pays que je sens très profondément. Il a toutes les disparités, toutes les contradictions... car on peut vivre de façons extrêmement différentes dans ce petit pays. On peut choisir de vivre pour la parade, on peut choisir de vivre avec son seul travail (parce que c'est un pays très dur) et aussi, il y a l'extraordinaire courage des gens du peuple, qui créent perpétuellement, qui ont de l'humour et de la tendresse et de la poésie. [...] J'ai un grand cri d'amour pour la Martinique. »

Le roman de 1994, *Zonzon, tête carrée*, illustre parfaitement cet amour du pays qu'elle partage avec son père. Complicité que soulignent les deux exergues : « A Suzanne et Aimé, mes parents » puis aux douze conteurs, nommés par leurs prénoms et l'initiale de leurs patronymes « qui se reconnaîtront ». La voix narratrice s'impose alors en présentant la route devenue piste par la grâce des caprices de la Rivière Blanche qui joue sa dissidence... Sur la route, l'acteur principal, le « taxi-pays » :

« La "bombe" de Zonzon, reconnue par tous ses contemporains en tant qu'automobile très spéciale, à la fois obstinée et folâtre, dotée, en outre, d'un orgueil de fer, rugit quelques secondes avant de s'arrêter net, au bord du passage tumultueux.

Les deux flancs vermillons du véhicule s'honorent, inscrit en lettres rutilantes, du nom de "Saint-Michel-Archange". L'encadrement des fenêtres, ajourées de persiennes pour laisser bonne circulation à l'air frais venu des mornes, est coloré, ainsi que le toit de bois, d'un vert vibrant » (p. 10).

Ce sont le parcours de l'autocar et les arrêts qu'impose le chauffeur, Zonzon, qui déterminent le rythme de la fiction-conte. La romancière précise à S. Houyoux : « Cela donne une espèce de chronique de la vie martiniquaise, résolument sur le mode gai. C'est un choix, parce que je me suis rendu compte que nous sommes un peuple très gai et que nous écrivons toujours des livres incroyablement tristes. »

Une double graphie établit une distinction entre l'écriture « personnelle » de la voix narratrice, en italiques, et celle qui mime le conte. La déambulation de l'autobus est l'occasion d'enfiler comme des perles, portraits et anecdotes, toutes plus savoureuses les unes que les autres. Les chansons, bien intégrées, sont introduites dans les récits en créole puis en français et leurs partitions sont données en annexe. En caractères droits, les histoires racontées donc où la narratrice ne s'efface pas mais adopte la posture discursive de la conteuse,

introduisant, accompagnant et commentant son histoire. Un exemple peut en être donné à la page 30 :

« Si nous souhaitons donner au monde la preuve d'une évidence, à savoir que le Foyolais, en tant qu'habitant de la capitale ci-devant nommée " Fort-Royal", est un mal-parlant notoire, il nous suffirait d'insister sur le fait qu'il n'a toujours eu de cesse que de ridiculiser le Gros-Mornais, selon lui paysan et balourd, un "descendu" pour tout dire. Confondre le calme et la sagacité d'un homme de nos campagnes avec l'inertie mentale d'un *tèbè* semble une confusion tout à fait digne d'un prétentieux habitant de la capitale, noyé dans son verbiage ricaneur. »

Ou encore, à la page 76 : « Nous parlions – ce me semble – de Gaston Évariste qui était sans doute plus paresseux que stupide, étant donné qu'il ne lui fallut pas plus d'un mois pour comprendre qu'une femme pourvoyeuse de chair humaine et de nourritures terrestres était indispensable à la survie de son enveloppe charnelle. »

Ina Césaire mêle des contes, puisés dans le trésor commun, à ses histoires d'aujourd'hui, narrées comme des contes, établissant de plume sûre le lien entre toutes ces paroles. Elle commente cet entremêlement réalisme et merveilleux, de belle manière, à la page 154 :

« Le conte et la réalité se sont toujours, ici plus qu'ailleurs, trouvés étroitement mêlés. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si la tradition fourmille de tant de récits de trésors enfouis et si l'un d'eux est à l'origine de la réputation et du surnom de la sinistre demeure.

Si tous les passagers se signent plus ou moins ouvertement, si le chauffeur lui-même, qui se veut un esprit éclairé, marmonne, en traversant ce lieu-dit, un lambeau de prière oubliée, c'est que tout un chacun garde enfouie aux tréfonds de sa mémoire la scène qui s'est déroulée à deux pas d'ici, en un siècle fort heureusement éloigné, scène où l'or joue, tout comme dans le récit au conteur inspiré, son éternel rôle maléfique. »

Passage admirable et représentatif de l'art d'Ina Césaire qui fond, en une énonciation pleine de charme, ses convictions de créatrice concernant l'aspect vivant de la tradition, son sujet de fiction et l'introduction du conte suivant, daté du « 13-10-1842 », que Chamoiseau a utilisé comme matériau de son écriture dans *Chronique des sept misères* en 1987.

Est-on si loin des précisions que Césaire a toujours donné de la connaissance de la Martinique, sensible et lisible dans sa poésie? Ainsi, en 1962, il déclarait à Lilyan Kesteloot :

« Si je nomme avec précision (ce qui fait parler de mon exotisme), c'est qu'en nommant avec précision, je crois que l'on restitue à l'objet sa valeur personnelle... on le suscite dans sa valeur unique et singulière ; on salue sa valeur de force, sa valeur-force... En les nommant, flore, faune, dans leur étrangeté, je participe à leur force ; je participe de leur force. » (Kesteloot, 1962 : 188).

La fille, comme le père, salue la « valeur-force » des êtres et des situations de la Martinique. Une année plus tôt, il déclarait à Jacqueline Leiner :

« Je crois beaucoup à ces choses-là et mon effort a été d'infléchir le français, de le transformer pour exprimer, disons, ce moi, ce moi-nègre, ce moi-créole, ce moi-martiniquais, ce moi-antillais. C'est pour cela que je me suis beaucoup plus intéressé à la poésie qu'à la prose et ce, dans la mesure où c'est le poète qui fait

son langage. Alors que, en général, le prosateur se sert du langage. » (Leiner, Césaire, 1978 : XV)

Ina Césaire a créé son langage... en prose au mitan de l'anthropologie et du conte ainsi que du roman et de l'humour.

Christiane CHAULET ACHOUR